

Voyage pittoresque dans l'Empire Ottoman en Grèce, dans
la Turquie, les îles de l'Archipel et sur les côtes de l'Asie-
Mineure, par M. Le Comte de Choiseul-Gouffier, ambassadeur de
France à Constantinople pendant son séjour, augmentée de notes historiques
d'après les voyageurs modernes les plus célèbres, et de ses observations
et les observations inédites de M. de l'Institut, conservateur de
l'Institut de la Bibliothèque royale, Préfesseur de grec moderne à l'école des

Carte d'une partie de la côte de Thrace

Et tous les points de cette carte
n'en est pas un qui ne soit en vraie position sur la
pas un seul qui ne soit tel jusqu'à présent mal
déterminé: c'est un exemple inquiétant des erreurs
de la géographie.

Plus cette science sera cultivée, et plus on
sentira le besoin de n'admettre que des opérations
rigoureuses, des résultats incontestables: et les cartes
n'offriront point ces sûretés, seront regardées comme
ces romans historiques où des noms connus et d'un
d'intérêt sont joints à des fictions que le talent de
l'auteur rend plus ou moins probables.

Les latitudes mêmes, que tout navigateur est cepen-
dant tenu de prendre chaque jour avec précision,
sont défectueuses sur les anciennes cartes de l'Archipel,
et, quoique d'après mes premières observations,
on eût un peu saisi vers le nord le côté de Thrace.

riches, et de M. Melet. De la même époque, 1814, au
de l'Institut. Tome premier. Paris 1814, pag. 163-197

dans la carte générale du Voyage d'Anacharis,
s'il s'en fallait beaucoup que cette côte fût la vraie



ΑΚΑΔΗΜΙΑ

ΑΘΗΝΩΝ

place; elle est, en quelques endroits, plus septentrionale de trois et même de quatre lieues (un myriamètre trois quarts environ

Nos opérations ont ainsi enlevé deux cents lieues carrées (environ 99 myriamètres) de domination à l'empereur Ottoman, qui probablement n'en a rien su. Il n'a été que faiblement dédommagé de cette perte, par un peu plus d'étendue ajoutée aux îles d'Ambrós et de Samothrace, lesquelles sont enfin mises à leur véritable place, ainsi que celles de Lemnos. La longitude et la latitude du vieux château des Vardanelles en Asie ayant d'abord été fixés, on en a déduit ensuite un grand nombre d'autres avec d'excellentes boussoles marines. Sur les endroits les plus favorables il a été dressé des observations dont les positions ont été rigoureusement constatées; les parties intermédiaires ont ensuite été liées avec une parfaite exactitude.

Un tel travail, ainsi dit, toutefoix que j'en ne l'aurais tenu, n'est d'aucune utilité réelle; et l'on peut juger combien de soins et de fatigues a dû coûter cette planche, sur laquelle la plupart des lecteurs jetteront à peine les yeux.

Si l'on voit avec indifférence le résultat de ces travaux pour fixer les véritables rivages de la Thrace, on apprécierait bien moins sans doute des recherches trop minutieuses sur les annales de cette contrée: nous n'avons guère de nous y livrer. A mesure que les temps s'écoulent, que les années s'accroissent, et que de nouveaux événements s'imparent

notre intérêt, il faut bien délaissier
 les faits les plus reculés, pour saisir ceux qui viennent
 sans cesse accroître et prolonger l'histoire: il
 faut s'alléger, pour la suivre dans sa marche
 rapide. Vainement aussi chercherions nous à nous
 servir tous ces faits; ils s'allèrent, s'usent, s'effacent
 en traversant les âges: les hommes, les nations
 qui ont occupé la renommée pendant quelques
 siècles, ou durant quelques jours, le génie comme
 la victoire ne peuvent donc prétendre qu'à un
 intérêt décroissant. Tout l'éclat des faits les plus
 brillants pâlit avec les monuments les plus durables sont
 réclamés par le temps, les souvenirs eux-mêmes
 périssent à la longue, et toutes ces ombres, chaque jour
 plus voquées s'évanouissent.

Aujourd'hui nous avons plus que de faibles notions sur les
 peuples qui, établis au nord de la mer Egée
 sous la dénomination communes de Thraces,
 composaient, dit Hérodote, le peuple le plus
 nombreux de la terre après les Indiens. On en
 voit deux peuples voisins, les Thraces, et les Macédoins. Hérodote. ^{Lib. IV, cap.}
 Les Grecs donnaient en effet le nom collectif de
 Thraces à toutes les nations comprises entre la côte
 septentrionale de la mer Egée et le cours de l'Hellespont
 et ils appelaient ainsi les Grecs mêmes, malgré l'im-
 mense étendue de leur territoire.

* Hist. Lib. IV cap. 2. Pomp.
 Mel. Lib. II, cap. 2. Ptolom.
 Geog. Lib. III, cap. 2.

Cependant la Thrace proprement dite paraît avoir été comprise entre la mer Egée, l'Hellespont, la chaîne des monts Haemus, le Pont turc et le fleuve Stymon.

C'est dans ces limites que les auteurs anciens nous montrent les Dolones, les Licones, les Bosses, les Bistones, les Edemantes, les Thoniens, les Pères, les Sapeens, et d'autres peuplades encore, qu'il est souvent difficile de distinguer, et qui portaient ces noms particuliers; ces nations d'origine scythe, les tenaient dans toute, ou des chefs qui les avaient conduites dans des lieux où elles s'étaient établies lorsqu'elles abandonnant leurs terres natales elles étaient venues en ces contrées. Les nouvelles migrations s'étaient ainsi faites; les peuples entiers désinfectaient les pays qui les avaient nourris: il paraît qu'ils sortaient tous de ce vaste plateau, surface la plus élevée du globe, aujourd'hui presque désert, ni l'on voit encore les vestiges d'une grande population; on voit de quelques cités, et des produits d'une antique industrie. Les troupes nombreuses, destinées à se partager le monde, s'avancèrent vers le midi. Les unes passèrent en Asie, d'autres dans la Thrace, dans la Thessalie, et dans le pays depuis si célèbre sous le nom de Grèce. L'opinion que je crois pouvoir adopter sur leur origine éclaircit des faits qui resteraient peut être inexplicables si on l'a rejetait: et pourquoi refuserait-on d'admettre à cette



ANNALES

époque un événement qui s'est depuis
 tant de fois répété? Les Scythes sortis de
 la Thrace, et qui reçurent ensuite les
 noms de Pelages et d'Hellènes, se seroit
 alors répandus dans la Grèce, comme
 d'autres Scythes sous les noms de Goths,
 de Vandales, d'Hérules, de Gépides, des-
 cendus des mêmes régions, ont dans les siècles suivans sur-
 jusqu'à la Normandie, l'Italie, l'Espagne, toute l'Europe.
 Si de puissants empires ont été entraînés par ces terribles
 dévastateurs, s'ils n'ont pu empêcher ces effusions de l'espèce
 humaine, pourqu'on n'a-t-on pas vu, dans les
 siècles antérieurs, les nations septentrionales se sont
 répandus sur des contrées plus favorisées du ciel, mais
 habitées par un peuple inhabile à repousser les peuplades
 féroces de l'équateur, de leurs climats et de l'habitude de
 vaincre!

Nous ne pouvons savoir précisément quelles connoissances
 & premiers Scythes sortis de la Thrace trouverent dans
 la Grèce, quel étoit l'état social du peuple vaincu, par où
 Quelqu'un de ses monuments peuvent nous donner
 aujourd'hui par une prodigieuse antiquité; mais ils
 ne suffiroient que de faibles progrès sans les arts, et ne
 contenaient point les idées attachées, par les anciens au
 nom de Cyclopes: la traditions les peignoit à demi-sau-
 vages, vivant dans les forêts au produit de leurs travaux,

et se rendant redoutables par une ferocité qui leur
 faisait attribuer des forces plus qu'humaines. Ses peuples
 habitans avoient bien eu memoir de lourdes pierres
 en polir les fleues, et les entasser pour en former des
 murailles, ou mêmes des espèces de fortesses; mais on
 admettra difficilement que leur langage, nécessaire-
 ment restreint à des besoins très bornés, pût contenir
 les éléments de la langue admise qui depuis fut
 parlée dans les mêmes lieux et qui parvint si rapide-
 ment au plus haut degré de richesse et d'harmonie.
 Les recherches ingénieuses sur les idiomes du Nord,
 ont fait penser qu'il y a eu à la langue primitive de
 Scythes entrées en Europe, et qui prirent ensuite le nom
 d'Hellènes, qui leur rapporte l'honneur de celle qui
 servit si noblement Homère et Ésope.

Les Scythes, qui avoient abandonné
 leur patrie pour conquérir un ciel plus heureux,
 n'étoient pas sans doute la partie la plus instruite
 de la nation dont ils se séparaient: et d'ailleurs
 une vie long-temps errante et toute guerrière, avoit
 dû leur faire perdre la pratique des arts devenus
 inutiles à des bandes belliqueuses, qui n'avoient
 but que le pillage. Cependant n'est-on pas forcé
 à croire que les contrées d'où elles étoient sorties
 avoient acquis un haut degré de civilisation,
 lorsqu'on les voit apporter avec elles dans le pays

une langue qui, dans ses plus antiques productions se montre la plus harmonieuse et la plus savamment combinée qu'il ait jamais été donné aux hommes de parler; une langue dont la rigesse excède les usages des nations, souvent lui-même les plus instruites et les plus délicates dans l'art d'exprimer leurs sensations et leurs pensées? Pour avoir fait avant Homère de si prompts, de si merveilleux progrès n'aurait-elle donc pas dû au moins contenir le germe de la perfection à laquelle nous la trouvons parvenue dans les vers du poëte de la patrie?



On voit les vers à qui la force qui s'applique à une telle fortune à une nation n'est que la plus sûre route qui mène à la perfection: c'est le titre le plus authentique de la noble origine, & de son ancienne splendeur. Un peuple perdrait dans les hasards d'une guerre intestine, ses savantes théories & la pratique de ses arts; mais s'il conserve un idiome capable de rendre un ordre de pensées supérieures à celle de son état actuel, il ne sera jamais entièrement méconnaissable, et l'on ne pourra le traiter de barbare: il annonce l'éducation qu'il reçoit en des temps plus prospères, et dont le malheur a seul pu lui enlever les autres avantages. Prompt il sera

les ressaisir: on verra ce peuple s'élançer de nouveau dans la carrière; et si ses efforts sont favorisés par d'heureuses circonstances, la rapidité de ses succès deviendra pour les siècles futurs un problème difficile, dont la solution pourra même ne paraître un jour qu'une ingénieuse hypothèse.

Quelle que soit l'origine des Hellènes, il est certain qu'ils recurent de l'Égypte et de la Phénicie, des colonies qui leur apportèrent de nouvelles connaissances. Instruits par ces étrangers et de nation déjà très-éclairée, ils firent de rapides progrès, tandis que les indigènes de Grèce persistèrent dans leurs mœurs grossières, les combattaient aux Scythes restés parmi eux, et furent les ennemis constants des habitants de Grèce devenus riches et civilisés.

Hérodote avait une haute opinion de la force et de la valeur de tous ces Thraces, puisqu'il ne craint pas de dire qu'ils auraient formé le peuple le plus redoutable de la terre, s'ils eussent été réunies sous un seul prince. Leur génie belliqueux jusqu'à la fureur, est dépeint par Horace et par Virgile.

Leur nom venait, disait-on, de Thrax, fils de Mars et Hécate fait, des monts Haemus, le séjour habituel de ce dieu de guerre, qui n'en sort que pour aller prêter aux combats.

Hérodote rapporte quelques coutumes des Thraces qui ne

semblent pas d'abord faciles à expliquer, et d'autres qui leur étaient communes avec des nations bien éloignées. La distinction que nous avons déjà faite des peuples sauvages et des Scythes victorieux, pourra jeter quelque jour sur ces questions. Ils pleuraient, dit l'historien, à la naissance de leurs enfants, et se réjouissaient à leur mort. Un sentiment si contraire à l'instinct de la nature ne peut être produit que par l'état le plus violent; et sans doute, Hérodote prend ici pour une habitude générale, le désespoir de quelques malheureux privés de leur ancienne indépendance, et réduits à un dur esclavage par une race étrangère. Des cicatrices sur le front, étaient, chez ces mêmes Scythes, autant de marques d'honneur; et les femmes, oubliant l'outrage qu'en recevait leur beauté, ou plutôt certains d'en tirer un nouveau lustre, s'enorgueillissaient du nombre de stigmates que présentaient leurs visages défigurés. Cet étrange usage se retrouve chez un grand nombre de nations dans l'un et l'autre hémisphère; et l'on s'étonne qu'une idée si bizarre puisse naître aussi dans les contrées les plus distantes, et chez des peuples qui paraissent n'avoir jamais eu aucuns rapports directs entre eux. telle est donc dans l'homme la fureur de se distinguer, qu'à défaut d'autres moyens, il imagine de déformer ses traits: pour être signalé dans la foule, chez

382

Ed. B. I. cap. 317.

cap. vi. 5. 111.

p. 524.

Ed. de 1712. num.

et.

les sauvages on se rend hideux; trop souvent ailleurs on s'est rendu coupable.

Ces faits rapportés par Hérodote appartiennent bien probablement aux barbares vaincus dans leurs foyers, mais lorsqu'il ajoute qu'en ces mêmes contrées, plusieurs femmes, vouées sans réserve au sort d'un seul époux, ambitionnaient l'honneur de mourir avec lui, et que celle qui en avait été le plus tendrement chérie, obtenait d'être immolée sur sa tombe par le plus proche des parents, on reconnoît le fauple vainqueur, et la source de ce même usage portée dans l'Inde par une autre armée de Scythies, dont les descendants le conservent encore. On en trouve le milieu des forêts, et dans une région sauvage qui longtemps ne produisit que des soldats et des gladiateurs, comme dans ces climats où le courage s'amollit au sein des voluptés, ou à mesure que le sexe humide, exalté par l'amour ou par l'empire de l'opinion, court avec ardeur à une mort que l'homme le plus intrépide fait à peine braver.

Les vastes contrées défendues par les monts Haemus, Pangaëum, Orbelé, étaient arrosées par l'Hébre, le Milas, le Lissos, le Nestos et le Streymon. Couvertes de forêts impénétrables, ces régions sauvages étaient alors fécondes et tristes, exceptés vers le côté où l'on recueillait des vins fort estimés. Aujourd'hui toutes les vallées et

de vastes plaines successivement défrichées, offrent le spectacle des plus riches cultures. Une terre féconde rend chaque année à l'heureux laboureur vingt fois ce qu'elle en a reçu; et les plaines que le voisinage des rivières permet d'inonder, produisent d'immenses récoltes de riz, l'un des plus utiles présents de la nature.

Dans les environs d'Adrianople, après avoir admiré cette fertilité qui lutte contre tous les abus du gouvernement, le voyageur surpris découvre tout à coup des champs d'une espèce nouvelle: ses regards enchantés s'étendent en partie de vue sur des montagnes de roses.

Déjà les beaux jours de l'été ont mûri ces récoltes embaumées; il est temps d'arracher les fleurs épanouies, et de faire place aux nouvelles générations de roses qui se succéderont tout l'été. De jeunes filles, se tenant par la main, arrivent en dansant; elles répètent des chants dont quelques-uns ont été conservés à travers les siècles, dont les autres célèbrent des amours plus récents, mais qui nous rappellent, par des accents harmonieux, la langue d'Homère et d'Anacréon.

Les grâces décentes de ces moissonneuses, leurs vêtements, les longues tresses de leurs cheveux, et ces voiles qu'elles se plaisent à livrer au vent qui les soutient en route sur leurs têtes, tout retrace les scènes décrites par Théocrite et Virgile: il n'est pas une de ces beautés dont vous ne croyiez avoir

déjà vu l'image sur quelques bas-reliefs ou sur une ³⁸⁵
 frieze antique. Un vieux berger, semblable à Silène,
 prend sa musette; il s'anime lui-même des douces
 de l'outre qu'il inflé et presse tour à tour; il croit ~~aussi~~
 danser, et ses pieds appesantis par l'âge répètent sur
 une même place tous les mouvements de la jeunesse
 folâtre qui bondit sur la prairie. Les vieillards sourient
 à leurs sauts légers; ces belles filles applaudissent à ses
 efforts, à sa gaieté, et ne rient qu'en cachette, de sa
 barbe touffue, de ses joues enluminées: mais le
 moment du travail est arrivé, le signal se donne;
 elles entrent dans ces vastes champs de fleurs, leurs
 corbeilles sont bientôt remplies; ses chariots reçoivent
 ces récoltes odorantes; et de grands buffles, à pas lent,
 à l'épaisse encolure, traînent avec gravité des gerbes
 de roses: elles allaient peir sans rien laisser d'elle;
 l'art inventé dans l'Inde saisit et fixe leur parfum
 fugitif; il ~~est~~ fait survivre à elles-mêmes.

La culture serait bien plus active, encore dans ces
 vastes et fertiles provinces, si les propriétaires n'étaient
 découragés par des prohibitions qui, en leur interdisant
 les moyens de réaliser le produit de leurs travaux,
 accumulent alors chez eux d'inutiles récoltes qu'ils
 sont forcés d'enfuir, et dont souvent une partie se
 corrompt dans les souterrains qui les recèlent.

Heureusement le despotisme n'a pas acquis

Les bâtimens étrangers viennent
 fréquemment enlever la surabondance des pro-
 ductions sur les côtes ou bien les bateaux de pays
 les leur portent sur des mouillages convenus. Les
 abus, qui ne méritent pas toujours un mal pour un
 bien, réparent ainsi les torts d'une loi peu réfléchie.

Ce sont les provinces situées entre la mer Egée
 et le Danube, qui souffrent le plus de l'arrivée de l'armée turque
 lorsqu'elle se rassemble sur les bords de ce fleuve.
 quelque lourd que soit le fardeau qui leur est
 alors imposé, ils pourraient cependant le sup-
 porter s'il était réparti avec plus d'ordre et de
 ménagement, surtout si le passage des troupes
 n'était pas accompagné d'exces plus pénibles que
 la contribution même.

Quelques années de paix suffisent pour rendre
 leurs moissons et leur troupeaux à ces provinces.
 Je n'ai fait que les traverser; je regrette vivement
 de n'avoir pu les parcourir; de n'avoir point
 vu l'intérieur des monts Haemus, où si peu de
 voyageurs ont pénétré; et où se conservent encore
 les plus antiques usages de ces peuples. Il serait

intéressant d'y reconnaître deux races que dix siècles n'ont pu confondre; celle des anciens Thraces, dont les ancêtres n'avaient adopté qu'en partie les mœurs des Grecs; et ce peuple arrivé, sous Chécodot, des contrées qui arrose le Volga, comme le nom de Volgares que nous prononçons Bulgares ou Bulgars l'indique encore. Le voyageur qui ne s'avancera d'abord chez eux qu'avec crainte, sera bientôt rassuré: il s'étonnera de trouver au lieu d'une horde barbare dont le nom seul effraya son enfance un peuple simple, bon et courageux, qui n'a étendu son existence que dans la terre qu'il cultive, des troupeaux qu'il nourrit, et qui conserve religieusement depuis mille ans son culte et son langage. Les Bulgares après avoir conquis une partie de l'empire Grec, et s'y être établis en devenant les défenseurs, et opposèrent une longue résistance aux ennemis du nom chrétien. Ils occupent aujourd'hui les bords du Danube, les environs de Vidin, de Solphie, les plaines de Philippopolis, s'étendent dans toute la chaîne des monts Haemus, sur les bords du Strymon, et jusque dans la Macédoine. Ils se déplaient dans les villes: ce sont des espèces de transfuges, que ceux qui s'assimilaient aux Grecs et se confondaient avec eux, quittaient la terre qui les a nourris et leurs

travaux rustiques, pour tenter des moyens plus rapides de fortune. Ce peuple a pu être soumis, tourmenté, mais non pas avili; il a plié sous la force il a suspendu une résistance inutile, et retenu des efforts qui eussent amené de plus grands malheurs, mais sans jamais perdre ses mœurs et son énergie, sans applaudir à ses oppresseurs, et sans reconnaître aucun des droits usurpés. Ses vexations passagères étaient pour lui des orages inévitables dans l'ordre général de la nature; un jour il a eu le courage d'ensemencer le champ ravagé l'année précédente: n'attendant son bien être que de son travail, loin de toute ambition de toute intrigue, il est constamment resté le même, et nient de prouver qu'il ne faut pas désespérer de la liberté au sein même de l'oppression.

Ces Serbes, qui luttent avec succès contre la puissance Ottomane, ont la même origine, le même culte et les mêmes mœurs que les Bulgares. Ils ont été, comme eux, contraints à se sacrifier, par les troubles qui depuis si longtemps désolent ce pays, par les excès de ces Pasvan-Oglas, Terzenikli, Huk. Lade' et de tous ces chefs de brigands qui se détruisent et se succèdent dans le nord de la Thrace. La Porte n'a eu, dans sa faible politique, que composer sans ces

avec de dangereux rebelles, donner toujours raison au plus fort, le récompenser par des honneurs publics, et le proscrire en secret; mais en attendant qu'elle fût le faire périr, elle lui livrait toujours, pour le seul espoir d'une paix au moment, les cultivateurs à dépouiller. Le brigand qui, plus heureux, semblait servir le gouvernement, ne faisait que saisir le pouvoir de son rival; et de tous les pays il arrivait des recrues de bandits pour divorcer la subsistance des peuples. Toute la Serbie était dévastée; la Valachie pillée par de fréquentes incursions, des troupes de Hérsekas étendaient leurs ravages jusqu'aux portes d'Abruzzo. Les Hérsekas sont des dits mercenaires, auxquels le sultan se fait payer par le gouvernement à la fois une influence sur le sort de l'empire. Il y a déjà près de vingt ans que les habitants d'un village turque de Bulgarie, appelé Hérsek, vexés par les pachas, se retirèrent dans les montagnes, d'où ils attaquaient les caravanes, et pillaient les villages de la plaine. Cette première troupe, d'abord peu nombreuse, et composée de Musulmans se grossit ensuite, sans distinction de religion, de tous ceux qui le malheur ou le crime faisait chercher, un asile, et des ressources. Devenus redoutables, ils se virent recherchés par les chefs de rebelles qui s'étaient leurs ennemis; et, changeant sans cesse de parti, se mettant constamment à l'enchevêtre,

« ils ont, dans les troubles qui depuis long-temps déso-
 « sent la Thrace, pillé presque toutes les villes de
 « cette vaste province: ils en ont anéanti plusieurs,
 « telle que Gabrova, habité par des Bulgares, et
 « située dans une des plus belles vallées des monts
 « Haemus, Phaki, Kara-Poumar, et d'autres encore
 « dont on ne retrouve même plus les vestiges.

« Passon-Lybon réunit un grand nombre de ces
 « Héracles pour résister à la Porte. Les Hospodars
 « de la Thracie en soldèrent d'autres pour essayer
 « de défendre leur pays: et sous cette même
 « dénomination de *Genéral*, on a vu jusqu'à
 « trente mille brigades répandus dans ces
 « malheureuses contrées, déviant à différents chefs
 « qui trafiquaient de leurs fureurs. C'est un de ces
 « corps qui, ayant surpris Belgrade, et combattant
 « pour en rester maître après la destruction de
 « presque tous les habitants, a défendu si long-temps
 « cette place importante contre l'armée de Czerni-
 « George.)

Les provinces qui défendent l'empire, Belgrade,
 Widin, Soffie, étaient assié-gées, ou occupées par
 ces ennemis cruels de tout respect, de toutes propriétés.
 Les chrétiens de Serbie, premières victimes de ces
 troubles, avaient vu dévaster leurs maisons,
 dévorer leurs troupeaux, outrager leurs enfants

Ceux qui n'avaient pu fuir dans les montagnes
 étaient forcés de marcher en avant de leurs tyrans.
 Les Turcs se formant un rempart de ces malheu-
 reux, les filaient sur le front de leurs troupes,
 pour qu'ils reçussent et leur évitaient le feu de
 l'ennemi. Chaque parti avait le même droit
 sur eux. Toute la prévoyance du ministère
 ottoman se formait à détruire l'un par l'autre
 des sujets trop puissants: mais les janissaires
 après maître de Belgrade, et aux mêmes en plus
 ne révolte, prévint l'excès de l'oppression
 soulèverait les Chrétiens que la Porte trouverait
 ainsi pour alliés et pour vengeurs, d'autres sujets
 rebelles, dont peut-être elle avouerait et légitimerait
 l'insurrection. Ils voulurent empêcher les Ternois
 de ce concert, de se réunir à ceux d'entre eux
 dont l'influence pouvait dicter d'énergiques me-
 sures. Le commandant des janissaires de Belgrade
 qui tenaient le pacha captif, se fit désigner
 des familles que les souvenirs filaient encore au
 premier rang dans l'opinion de leurs compa-
 triotes, quoiqu'elles en partagent les maux aggraves
 et le sort rigoureux. Rien n'a pu ébranler depuis
 dix siècles le respect et la confiance de ce peuple
 pour les descendants des chefs qui l'ont conduit
 jadis dans ces contrées; et ces nobles qui sabraient

qui soignent des troupeaux souvent les moins
 nombreux du canton, reçoivent sous leurs cabanes
 des hommages dont les titres ne sont jamais mécon-
 nus de leurs compagnons d'insolence. Ces chefs
 furent tous dévoués à la mort: des émissaires turcs
 munis d'ordres secrets sortent de Belgrade et se
 distribuent dans les campagnes pour exterminer
 ces familles respectées. Le premier meurtre
 qu'ils commettent répand l'alarme; on s'empare
 des assolins; ils envoient les ordres dont ils sont
 chargés; les villages se soulèvent; ils n'ont que des
 bâtons et des faux. Ils réunissent un corps de
 fanatiques sortis comme eux de Belgrade, ils s'
 emparent de leurs armes; toutes la soirée les imite,
 ces pasteurs deviennent de braves guerriers; ils
 sont joints par des milliers de Bulgares, se choi-
 sissent des généraux, et ne tardent pas à recon-
 naître parmi eux l'homme supérieur appelé
 à les conduire aux combats. Le suprême pouvoir
 est délégué à Grégoire George, qui déjà aurait eu
 la gloire d'affranchir son pays, s'il eût reçu les
 secours promis à sa valeur. Le temps seul apprendra
 si ce chef courageux est destiné à ceindre le
 bandeau des rois, ou si sa tête sera exposée aux
 portes du sérail. Mais ces faits et cet avenir appartiennent
 à l'histoire, et je ne dois pas m'éloigner plus

long temps des côtes de la Grèce.

Nous examinerons dans la suite la carte de l'Hellespont: nous nous occuperons alors de la Chersonèse, ainsi que des rivages du golfe de Sáros. Mais sinistrement nous allons dans ce moment traverser ce golfe, pour arriver sur le cap Sarpédonion, et de là, suivre rapidement la côte jusqu'à la ville d'Abdères.

Le promontoire Sarpédonion, qui s'appelle aujourd'hui le cap Proia ou Grémia, est dominé par la montagne que les anciens nommaient la Roche Sarpédonienne. ce fut à l'abri de ce cap et sur ce rivage, que la flotte de Xerxès eut ordre de s'arrêter et d'attendre l'armée débarquée dans la Chersonèse. (Hérodote. Liv. VII, chap. 5, et 19.) cette immense armée dait forcée de tourner le golfe Sáros pour se rapprocher, à Xoriscos, de la côte qu'elle devait suivre de concert avec la flotte. Le passage d'Hérodote on se trouve indiquée cette double disposition, n'offre plus aucune obscurité, et la carte explique clairement ce que les plus habiles commentateurs arrivaient en peine à comprendre.

Au nord du mont Sarpédon, et sur une presqu'île qui n'a peut-être pas été toujours jointe au continent, est l'antique ville d'Heos; elle n'a encore ni perdu, ni même vu altérer le nom qu'elle reçoit, non pas à l'excès comme quelques

auteurs l'ont prétendu, mais d'un des compa-
gnons d'Ulysse (Serv. ad Virg. Lib. III v. 17 Pomp. Mel.
Lib. II, cap. 2. Acad. Nat. de origin. Gent. Rom. p. 294.)

Cette ville existait déjà avant la guerre de Troie;
elle s'appelait Aspinthos, et donnait son nom au
peuple maître de la contrée comprise entre le golf
Néès et le cours de l'Ébre. (Steph. verb. Aspinthos.)

Ses Aspinthiens ne sont point nommés parmi
les nations dont Scyros traverse le territoire; (Hérodote
Lib. II, cap. 34. Triump. Brieq., v. 575.) Ils existèrent cepen-

dant encore sans cette destruction, puisque peu
de temps après, 479 ans avant Jésus-Christ, les

Tartares sacrifièrent à leur roi Pistore un général
perse qui s'était échappé de la ville de Testos
assiégée par les Athéniens, (Hérodote. Lib. IX, cap. 158.)

Formaient-ils une nation différente des Aïones,
dont il est parlé dans Homère, dans Virgile et dans

Plin? ou plutôt ce nom de Aïones n'était-il pas
originellement celui d'un peuple nombreux, dont
quelques uns prirent le nom d'Aspinthiens lorsqu'
ils furent établis près du fleuve Aspinthos?

Le nom s'appelait aussi Peltioëria, lorsque Mérouk
fut reçu par Peltys, frère de Sarpidon, roi de
Thrace; (Appian. Lib. II cap. 5, 204.) et Strabon, ainsi
qu'Hérodote de Byzance, en nous apprenant que
dans la langue thrace, Bria signifie une ville,

nous donne la facile étymologie de ce nom, qui n'était peut-être d'ailleurs qu'une désignation assez naturelle de la ville d'Aenos possédée par Pottys. C'est ainsi que plus d'une fois de simples épithètes ont paru de véritables noms, ont fait croire à l'existence de quelques villes de plus et embarrassé le géographe qui n'a pour guide que les passages dont il tire ses inductions.

On retrouve Pottys régnant encore au temps de la guerre de Troie, et recevant les ambassadeurs grecs et troyens (Plutarque, *Vie de P. 174*). Si l'on ne consent pas à lui accorder une si longue carrière, on pourra supposer que ses enfants portèrent le même nom que lui.

Entre Aenos et la roche Sarpédonienne, était le tombeau de Polydore, qu'on montrait au temps de Pline, et qui peut-être n'est pas encore détruit; car on a retrouvé sur ces mêmes lieux un de ces monticules de terres rapportées, qui sont tous des monuments consacrés aux morts.

Aenos avait reçu très-anciennement des colons grecs d'abord établis à Alpeconessos dans la Chersonèse de Thrace; et sa population s'était ensuite accrue de nouveaux citoyens que lui avaient envoyés les villes ioniennes de Mitylène et de Cyzique (Hérodote, *liv. 2*, et Strab., *liv. 7*). Elle fut conquise par les

Perse avec toutes les autres villes de l'Asie (Hérodote
 « Lib III cap. 58, Strucya lib IV, cap 57), devint tributaire
 des Athéniens, et passa ensuite sous la domination
 de Philippe, père d'Alexandre: après la mort de
 celui-ci elle appartient successivement aux rois de
 l'Égypte, de Syrie, de Macédoine, et devint enfin,
 lors de la destruction de cette dernière monarchie, un
 proie des Romains, qui, tout en lui donnant des
 fers, ne l'appelaient pas moins une ville libre;
 (« Opidium senus librum. Plin. lib III, cap. 2. ») elle était alors
 déjà célèbre par des péchés qui font encore sa princi-
 pale richesse (Athén. lib III, cap. 13.)

L'Ébros, qui descend de la partie la plus élevée
 des monts Haemus et dont plusieurs fois dans l'an-
 née le cours se dissout des eaux de tous les torrents
 voisins, pour se jeter dans la mer les sables qu'il
 entraîne. Ces sables ont presque entièrement comblé
 le golf au fond duquel se jette le fleuve, on y forme
 une île considérable, et on échauffant continuelle-
 ment le sol d'un vaste bassin appelé par les
 anciens le lac ou le port Stentoris (Hérodote. lib IV
 « cap. 58. Plin. lib III, cap. 11. ») Sur un haut couvert de
 cinq à six pieds (environ de mètres) d'eau, abondent des
 poissons de toute espèce, et leurs innombrables légions
 affluent et se renouvellent chaque jour. Le lac ou
 ce port, dans lequel on ne pénètre que par un

choix ouverture, sera un jour entièrement comblé; mais ce changement n'est pas prochain, et plusieurs générations jouiront encore des ressources que le pêche procurent aux habitants. Les produits abondants ne donnent pas seuls quelque importance à la ville d'Anos: elle est l'entrepôt du commerce d'Adriatique; c'est là qu'on débarque les marchandises étrangères: on les charge ensuite dans des bateaux, qu'on fait remonter sur l'Albe jusqu'à cette capitale de la Thrace: on en rapporte en retour, des laines, du grain, du riz et des peaux de lièvre, branche de commerce assez récente qui pourrait naître le besoin de suppléer dans nos fabriques à la rareté des peaux de castor.

Les bateaux peuvent seuls entrer dans le lac Stentoris, et mouiller au-delà d'une barre de sable qui en gêne l'entrée, et sur laquelle il n'y a que deux brasses d'eau. Les navires restent en dehors, sur une rade abritée du côté de l'est, mais exposée à tout les autres vents. M. M. Truguet et Racord établirent un observatoire sur la pointe qui la forme au midi, et ils en déterminèrent la latitude à $40^{\circ}41'58''$ et la longitude à $23^{\circ}38'29''$ à l'orient du méridien de Paris. Au dessus de l'île de Sante et de Sannonaise, qui s'est formée dans cette baie jadis vaste et profonde, nous retrouvons le porteur de Stentoris.

château près duquel Dercès fit le dénombrement de ses troupes par un moyen assez étrange, du moins si l'on doit en croire les historiens grecs, toujours soigneux d'exagérer les forces de leurs ennemis. (Plin. Fort. Scipius). Le grand roi fit successivement passer toute son armée, suivant les uns, dans la plaine de Doriscos qui ne pouvait contenir que dix mille hommes; suivant d'autres, dans une enceinte qui offrait avec précision la surface nécessaire à ce même nombre de soldats, et il vint ainsi en cent soixante-dix épreuves que ses troupes montaient à un million sept cent mille combattants. Ammien Marcellin range cette anecdote parmi les contes que nous a laissés la fabuleuse Grèce, (Ammien. Marcell. lib. XVIII. cap. 15.) quoique Plin et Pomponius Mela l'aissent rapportées sans paraître en sentir l'invraisemblance.

« Doriscos, ubi dicitur copias suas, quia numero non poterat
« spatio mensura ferunt. Pomp. Mela. Lib. II, cap. 2.

« Plin a cru que cette plaine ne pouvait contenir que
« dix mille hommes. Cum locus Doriscos decem
« millia hominum, ita Dercès ibi dinumera vit
« exercitum. Plin. lib. IV, cap. 2. »

Au delà de Doriscos était la ville de Lo'sa, dépendante des habitans de Samothrace, et celle de Sama, jadis célèbre par une plantation de superbes cèdres que l'on prétendait y être descendus tous ensemble.



du pays des Péloés, aux sons harmonieux de la lyre
 d'Apollon & Apollon. Rhod. Argon. Lib I r 28. M. Larcher, trad.
 « d'Homère, tome VIII. p. 597. »

En continuant de suivre la côte on reconnaît le
 promontoire Terrhion, et un peu plus loin un village
 et des ruines qui doivent être celles de Mesembria, la
 dernière des places que les habitants de la Mœthrace
 possédaient sur ce rivage. « Elle est, dit Hérodote, près
 de Thyra, qui appartient aux Thraces; Le Lissos
 passe entre ces deux villes; cette rivière ne put alors
 suffire aux besoins de l'armée, et ses eaux furent
 épuisées » (Hérodote. Lib. II. c. 102.) ce n'est en effet qu'un
 torrent presque à sec pendant une partie de l'
 année, ainsi que plusieurs autres fleuves de même
 nature, dont les historiens grecs, avec leur exagération
 ordinaire, prétendent que les eaux furent épuisées
 par l'armée de Dercet.

Le canton traversé par le Lissos s'était appelé
 autrefois Galaique; il avait pris depuis le nom de
 Briantique, et appartenait aux Cicones. Tit. Live,
 en parlant du retour du proconsul Cn. Manlius Vul-
 so, 188 ans avant l'ère chrétienne, le nomme Bria-
 ticus campus, soit par erreur de copiste, soit que les
 Romains, en traduisant le mot grec, l'eussent ainsi
 défiguré. Tit. Liv. Lib XXXVIII. cap. 41. 5)

L'armée de Dercet continua sa route le long du

ringage, et passa entre le lac Ismaros et la montagne
 du même nom, dont Virgile peint les flancs escarpés
 et célèbre les vins..... *Turris in contibus Ismarus...* (Vé-
 lileg. III r. 43.) *Juvat Ismara Baccho conserere.* (Idem.

« *Georg. Lib II, r. 45. Aeneid. Lib I, v 351.)* Il est douteux qu'il
 y eût alors une ville d'Ismaros quoique Servius et Vir-
 gile paraissent le croire; (Serr., *ibidem*, *Justad. ad. Div.*

« *Georg. r. 43.* Harpocraton et *Ulysse* de Byzance
 supposent que c'étoit le premier nom de la ville.
 Maronée (Harpocrat. verb. *Mapiav*. *Ulysse* verb. *Umap*) en
 effet Ismaros, ville des *Phrygiens*, avoit été détruite par
 Ulysse à son retour de Troie.

« Au retour d'Ilion, les vents me portèrent
 « vers les terres de Béotie, à Ismaros. Là je pillai la
 « ville et les massacrai. Nous enlevâmes leurs femmes
 « et leurs richesses; et je les partageai fidèlement à mes
 « compagnons que je pressai aussitôt de fuir avec
 « rapidité. Les insensés ne m'obéirent point, et lacs
 « qu'ils s'arrêtaient à boire sur le rivage, et à égorger
 « les bœufs et les brebis dont ils s'étoient emparés, les li-
 « cones en fuyant, appelaient leurs nombreux et beaux
 « compatriotes qui habitent le continent. (*Odyss. Lib I.*
 « v. 38 et 39.

Pour commencer à prendre une juste idée des
 « *héros grecs* qui avoient réuni leurs forces contre Ilium.
 « remarquons qu'Ulysse se vante ici de ses frégates.

d'après, dans un récit de ses aventures dont l'objet est de donner une haute idée de lui à ses hôtes, et d'en obtenir les secours dont il a besoin. Ulysse, après avoir pillé la ville sacrée des Bionos, car c'est ainsi qu'il la nomme lui-même en se vantant de l'avoir sac-cagée, avait enlevé une grande quantité de ces vins célèbres depuis par les Grecs et les Romains. (Vins antiquis. Soma claritas Maroneo in Chraciae maritima parte genito, ut auctor est Homerus. Plin. lib. III, cap. 4.)

mais lorsqu'il endormit Polyphème, se fut avec une outre d'un vin plus précieux encore, qui lui avait été donné par Maron, fils d'Anthous, prêtre d'Apollon dont il avait respecté le temple. (Ulys. lib. IV, v. 196.)

Sur les ruines d'~~Maronea~~ ou plutôt à très peu de distance, il s'éleva une nouvelle ville appelée Maronea, Maronea, et dont le nom est encore le même; elle était près du lac Homaris et sur une rivière nommée Schenon. (Pomp. Mela. lib. II, cap. 2.)

Lorsque Pline dit que cette ville s'appela d'abord ~~Maronea~~ (Plin. lib. IV, cap. 11.), il commet probablement une de ces méprises que nous avons déjà fait remarquer; il prend pour un véritable nom une simple épithète relative au culte de Bacchus. (Maronea prius Otagurea dicta. Plin. lib. IV, cap. 11. & vide Harduini notes ad Plin. Vossium ad Melam lib. II, cap. 2.) Maronea recut dans la suite, de l'île de

Gris, de nouvelles habitations (Lycman, Géogr. pag. 204. p. 205. min. gr. Les Sources, Géogr. lib. IV. p. 110), et d'une ville petite république, appelée de ce temps à celle de Chastel la possession de Stymon Philippe termina. car après par un moyen de persuasion qui lui était familier il s'empara tout à la fois de Chastel de Stymon et de Maronea. (Histoire de Philippe, par Olivier, T. II, p. 143.)

En continuant à suivre la côte, on rencontre un petit village qui paraît être sur l'emplacement de Phalaina; (Pline, lib. II, cap. 10) et après avoir doublé une pointe derrière laquelle sont des rochers, on arrive au cap qui forme de cette baie de Sagos. Le fan qui lui donne aujourd'hui son nom est élevé sur les ruines de la ville de Parthénion (Pline, Hist. Nat. lib. VII, cap. 109. Strabon, lib. X, cap. 109. Strabon, lib. X, cap. 109. Strabon, lib. X, cap. 109.) Le fond de la baie est presque entièrement, et depuis longtemps, séparé de la mer par des alluvions qui en ont fait un lac nommé Bistonis, parce qu'il appartenait aux Bistones, peuple grec qui occupait ce canton, et dont la ville principale étoit Bicea. (Herodote, lib. VII, cap. 109. Strabon, lib. X, cap. 109. Strabon, lib. X, cap. 109.) Le lac ne communique avec la mer que par des canaux étroits et peu profonds, dont la direction a souvent changé. Si l'on examine avec attention les contours actuels de ces rivières, et ceux de ce lac, on voit bien plus vaste, en l'absence de ces canaux, les rivières qui y étoient entrainées, ou par

se faire sans cesse des effets variés, et des changements
 lents, mais continus, qu'éprouve la configuration
 des mers: on comprendra par quel mécanisme
 tant de golfes ont été, avec le temps, entièrement comblés,
 et l'on acquerra la facilité de reconnaître ces muta-
 tions, qui semblent souvent accuser d'erreur les anciens
 géographes. Les lieux que nous parcourûmes en ce mo-
 ment n'ont pas une grande célébrité dans les annu-
 les du monde; mais ces observations nous aideront bien-
 tôt à en retrouver de plus intéressantes sur les bords de
 l'Hellespont, brique nous aurons perdu dans les sables ce
 golfe occupé par la flotte des Grecs et armés contre Troye,
 lorsque nous voudrons des yeux l'ancienne direction
 de la partie inférieure du commandre, dont le cours actuel
 ne s'accorde plus avec les récits recités à Homère.



Trois peu de *Thiaca* (Pline l'appelle au pluriel

11 *Dicaea*. *lib. V. cap. 2*, *Thaspostrum* et *Luidas* le nomment

12 *Tinaicoops*, *Dicaeopolis*: ces légères différences méritent

à peine d'être remarquées, sur tout'hui Bourou (*Tabb*

13 *Topr.* p. 419) est la ville de *Scridage*; élevée au même lieu

14 fut celle de *Eyrida*. C'est là qu'habitait ce roi *Tro-*

15 *ide* qui faisait dévorer les étrangers par des chevaux,

16 et *Thiaca* puniit du même supplice (*Strabon lib. VIII*

17 *de l'Asie Pont. lib. I. epist. 3*)

18 La ville était déjà détruite du temps de Pline et de
 19 Strabon; il n'en existait que des vestiges, et une seule tour

entière que les habitants des lieux voisins prétendent être un reste des écuries de Pinnède (Plin. *lib. ix. cap. 11. ca. p. 10*). Hérodote presque toujours si exact, ne nomme que deux rivières se jétant dans le lac Pistonis, le *laxos* et le *Comptos*. On les a en effet retrouvées, et si l'Élien cite un fleuve *Castinides* auquel il attribue des effets funestes aux chevaux, il faut supposer que s'est le *Comptos* dont il veut parler. On doit d'ailleurs peu lui doit accorder peu de confiance à une grande partie des faits recueillis par cet ancien compilateur. (Voyez *Hist. animal. lib. ix. cap. 25*.)

On embarqua cependant lui dans la rade de Sagor près de Siniage, une grande quantité d'excellents bœufs des laïns, des vaches etc. On trouve des détails intéressants sur le commerce de ces contrées dans l'ouvrage de Félix Beaujour, sur le commerce actuel de la Guinée (T. I. pag. 91.)

À l'extrémité du nord de la petite île française avant par les îles, M. M. Trugnot et Racord dressèrent un observatoire et en déterminèrent la latitude à $58^{\circ} 41'$ la longitude à $22^{\circ} 43' 21''$ du méridien de Paris.

Au de là des trois îlots qui forment cette rive, est le gros bourg Guamargine. Sur la pointe occidentale de la tête de Sagor, était la ville d'Aldères dont les ruines sont encore reconnaissables. Cette ville fut sur-

et puissante, quoique plusieurs fois détruite ou
 abandonnée: on trouve de ses monnoies frappées sous
 l'empereur, Titus et Antonin; mais aucun monu-
 ment postérieur à cette époque ne rappelle le nom
 d'Adères: ce n'est qu'au temps des derniers empereurs
 grecs qu'on la voit reparaître sous le nom de Poli-
 stylos, sans doute à cause de la quantité de colonnes
 qu'on y trouvait encore à cette époque. Catanz. Hist.
 u. p. 472. Oriens Christ. T. II. col. 65 et 66.)

M. Larcher a réuni dans ses Atlas géographiques
 et dans ses notes sur l'Asie Mineure (trad. d'Herodot. T. VIII
 u. p. 2. art. Adères) tout ce qui est relatif à Adères et des
 événements qui influerent sur le sort de cette ville.
 Fondée dans les temps les plus reculés, détruite, puis
 relevée 655 ans avant J. C. par des colons de Chozo-
 mènes, que les Perses en chassèrent 20 ans après (Hérod.
 u. Lib I. cap. 16. Solin. cap. 10. Lucet. Chron. Canon. p. 157),
 elle fut ensuite occupée par des habitants de l'étranger, qui
 faisaient le joug des Perses. (Hérod. Lib XIV. p. 644. Scymn.
 Chios. p. 38. Ap. Georg. Min. Graec. T. II. Tassius ed. Helan.
 Lib II. cap. 2.) Scyros passa près d'Adères en allant en
 Grèce, et y revint lorsque après la bataille de Salami-
 ne il retourna dans ses états avec la plus grande
 partie de son armée. Les Grecs prétendaient qu'il ne
 s'était cru en sûreté qu'après être arrivé dans cette
 ville, que là pour la première fois il délia sa ceinture

et prit du repos. Herodote raconte sagement cette anecdote populaire, et rapporte que le roi de Perse, ayant sans cette occasion contracté de nouveaux engagements avec les Athéniens, leur fit présent d'un cimier et d'une hache magnifiques. Il s'en fallait bien en effet que Persée, quoique battu sur mer, fût alors fugitif: il laissait dans la Grèce une force redoutable; La Macédoine et la Thessalie lui étaient entièrement soumises, et il ne se reposait de l'Attique qu'entouré d'une armée qui, occupant les côtes, tenait encore toute les positions utiles à la sûreté de son retour. Vers l'année 376 avant notre ère chrétienne, le territoire d'Abdères fut donné par le roi des nations de l'intérieur de la Thrace, connue sous le nom de Triballes. Pressés par la famine, ils se jetèrent sur les terres mieux cultivées des Athéniens, furent repoussés avec une grande perte, revinrent de nouveau, et ils allaient s'emparer de la ville, lorsqu'elle fut sauvée par Chebrius, ami d'athénien, qui se trouvait sur ces parages. (Evid. Sic.

u. Lib. II, § 35.)

Si Abdères reçut alors des Grecs un si puissant secours contre des barbares, elle n'en trouva point contre la rapacité romaine. Pendant la dernière guerre de Macédoine, le préteur Hortensius qui commandait l'Occident de la république, ayant fait à cette ville une demande de grains, elle se trouva

fournir assez promptement, il saisit ce prétexte pour assiéger Adèles; il la prit la ville, et en fit vendre tous les citoyens à l'encan (Vers l'année 170 avant l'ère chrétienne). Tit. Lib. XVIII, cap 4.)

Le sénat, alors intéressé à ménager d'autres villes de ces contrées qui eussent pu secourir Persée, blâma la conduite d'Antonius, et députa quelques commissaires envoyés sur les lieux, seraient chargés de racheter ceux des malheureux habitans qu'on pourrait retrouver. Ute Liv. ne dit point si ce décret fut exécuté; mais on peut présumer que quelques motifs de consolation restèrent au préteur romain. cent années plus tard, Versée attaqué, foudroyé par un des premiers personnages de l'état, par le plus éloquent des orateurs, Versée convaincu d'avoir fait souffrir les citoyens romains innocents par le supplice des esclaves coupables, ne fut condamné qu'à restituer une faible partie du fruit de ses brigandages, et sut même se soustraire à cet indulgent arrêt.

Quoique les Adélitains eussent une réputation peu flatteuse, et que Juvénal dénonce assez durement dans ses vers Juvén. Sat. 8, v. 50 Martial. lib 8), il naquit cependant parmi eux quelques hommes célèbres. Sémocrite, aujourd'hui plus connu par des bizarreries qui ne sont pas bien prouvées, que par des connaissances d'un ordre très élevé qu'il était allé puiser dans la Perse et dans l'Inde; Anaximaque, qui, philosophe

intrepide, ne dissimula point la vérité, et fut cyprès
 dant aine' d'Alexandre; Protagoras, dont Émoocrite
 et l'on dit sérieusement, devina le génie par la ma-
 nière dont cet enfant, né dans la misère, avait sa lie
 un fagot, et qui dans la suite, par ses sophismes et
 son éloquence dangereuse, se fit admirer et proscrive
 dans Athènes.

Si se termina cette carte de la Côte de Libérie ;
 c'est tout ce que j'ai sauvé des papiers exécutés sous
 ma direction dans le nord de la Grèce, ils avaient été
 prolongés jusqu'en Sicile, et ils aurent fait con-
 tre des lieux célèbres dans l'histoire, mais que l'on
 peut dire inconnus de nos jours. La longitude, la lati-
 tude et la hauteur du mont Athos, bien déterminées,
 offriraient un point central auquel toutes les opérations
 se rattachent; et l'on avait fixé les positions de l'em-
 bouchure du Stymon, d'Amphipolis, du fameux
 champ de Philippe où pour la dernière fois combattit
 la liberté romaine, du mont Pangaeus, du lac Cerciniris
 de la ville de Stagyre, patrie d'Aristote. En Macédoine
 l'Olympe, l'Osia, le Pelion, avaient été également
 fixés ainsi que la ville Lium, celle de Sydna et les
 embouchures de l'Impeé, de l'Halacmon, et du Cénée.
 Cette dernière opération est la seule que j'ai eu le
 bonheur de conserver: elle autorise pleinement le chan-
 gement que je m'étais permis de faire dans cette par-

tie de ma carte générale, et qui avait si longtemps irrité d'
 Anville contre ma téméraire jeunesse. Lorsque en 1776
 j'allai d'Athènes à Salonique, en traversant le détroit des
 Thermopyles, les plaines de Thessalie et la fameuse vallée
 de Tempe, je notai autant qu'il me fut possible les dis-
 tances, et dessinai les montagnes et les cours de rivières.
 Malgré le peu de confiance que je donnais moi-même à
 des observations si rapides, et qui ne pouvaient tout au
 plus être regardées que comme une de ces reconnaissances
 militaires dont on n'attend que des approximations, je
 me crus cependant certain que d'Anville avait placé
 trop au midi l'embouchure de l'Arctique. Une lecture
 réfléchie des morceaux de Strabon et de Ptolémée, où se
 trouvent de précieux détails sur cette contrée me parut
 confirmer ma première opinion, et expliquer comment
 le savant géographe avait pu être induit en erreur. J'osai
 rectifier la carte de celui qui tant de fois avait redressé
 des voyageurs plus habiles que moi, sur les pays mêmes
 qu'ils venaient de parcourir: moins jeune de quelques
 années, je ne l'aurais probablement pas hasardé.
 D'Anville entra dans une fureur qu'il eût été impossible
 de prévoir et ce fut en vain que l'abbé Barthélemy, qui
 il aimait, tenta plusieurs fois de le ramener à quelques
 sentiments d'indulgence: il ne cessait de répéter que
 la jeunesse n'avait plus rien de sacré, que j'avais
 outragé l'antiquité toute entière: infini s'a changé,

« s'écriait-il, le cours de mon Tenée.

« Dans sa colère d'enfant, ce bon vieillard fit imprimer
 « un mémoire contre moi, et en distribua des exemplaires
 « à tous ses confrères de l'Académie des Inscriptions, voulant
 « consigner entre leurs mains sa protestation formelle
 « contre le hardiesse qu'il appelait un attentat jusque-là
 « sans exemple.

« J'étais affligé de me voir traité avec tant de sévérité
 « par un si bon juge. Lorsqu'après quelques mois,
 « je eus son indignation un peu calmée, je m'armai
 « d'une petite carte levée sur le côté de l'Éonie, qui capti-
 « vait comment les sables étendus par une rivière venant
 « obstrués l'entrée du golfe de Stabonos, dont je savais que
 « la porte était depuis longtemps pour d'Anville un
 « sujet de chagrin, et nous allâmes chez lui, l'abbé
 « Bartholémy et moi. Celui-ci entra seul dans son
 « cabinet, mit la conversation sur l'objet dont nous
 « attendions sa grâce, et lorsqu'il eut réveille ses re-
 « grets sur la porte du petit golfe, j'entraî ma carte à sa
 « main, et j'en fis hommage à mon illustre et rigoureux
 « censeur. Il se livra à un inf transport de joie, me
 « serres longtemps dans ses bras, en s'écriant: il a retrouvé
 « le Catmeus Sinus; « ce jeune homme est fait pour
 « parvenir à tout, « c'est moi qui en réponds. » Depuis ce mo-
 « ment ce fut l'objet constant de ses affections et de ses
 « espérances géographiques. L'amitié fut complète; j'uni-

« depuis il ne me reparla du Penée.

« Le hasard, (car ce n'est que par ^{un} hasard que je puis avoir
 « en raison contre d'Anville,) a voulu que j'eusse bien
 « le cours du Penée. Ses observations exactes ont depuis
 « déterminé l'endroit où ce fleuve se jette à la mer, et
 « c'est, à une très légère différence près, le point de la côte
 « où je l'avois placé.

« La latitude de la pointe orientale de l'embouchure
 « du fleuve Penée, déduite de trente observations de
 « hauteur méridiennes d'étoiles observées au nord et au
 « sud du zénith, est de $39^{\circ} 55' 51''$.

« La longitude de la même pointe conclue par le
 « moyen d'excellentes portulans marines, est de $9^{\circ} 14'$ plus
 « occidentale que Salonique, et longitude de Salonique
 « est de $10^{\circ} 43'$ plus orientale que Paris, donc la longi-
 « tude de la pointe orientale de l'embouchure du Penée
 « est de $20^{\circ} 33' 11''$ à l'orient du méridien de Paris.

« C'est au ~~vois~~ ^{vois} de M. de Beauchelles, commandant un
 « chebeck du roi, et aux travaux de M. Racord, dont j'ai
 « déjà eu occasion de parler, qu'étoit due la plus grande
 « partie de ces matériaux précieux. Redés entre les
 « mains de ce dernier, qui, au moment de notre départ,
 « s'étoit chargé de la conservation et de la rédaction des
 « cartes, ils ont été perdus par le fanatisme le plus stupi-
 « de. Celui qui par ses seuls talens avoit anobli
 « son existence et mérité un honorable avancement, a eu

anéantir le fruit de ses travaux, a été forcé de
 et passe sur une terre étrangère des années qu'il eût
 utilement pour son pays.

ΑΚΑΔΗΜΙΑ



ΑΘΗΝΩΝ